



## Tobias Hill

« Le Cryptographe », ou quand l'argent mène le monde : le magnifique et inquiétant roman d'un jeune Britannique à découvrir. Littératures. Page 3.

## Littérature algérienne

Une biographie de Kateb Yacine dessine le portrait sensible de l'auteur de « Nedjma ». Et aussi : Maïssa Bey, Leïla Aslaoui, Waciny Laredj, Leïla Sebbar... Page 5.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 3 novembre 2006

## JACQUES BRENNER LA COMÉDIE DES PRIX

Sorte de reportage « en direct » sur la « cuisine » des prix littéraires de 1980 à 1993, le « Journal » de cet écrivain et

critique, juré du Renaudot durant quinze ans, est un événement.

Dossier. Pages 10 et 11.



## Francis Lacassin

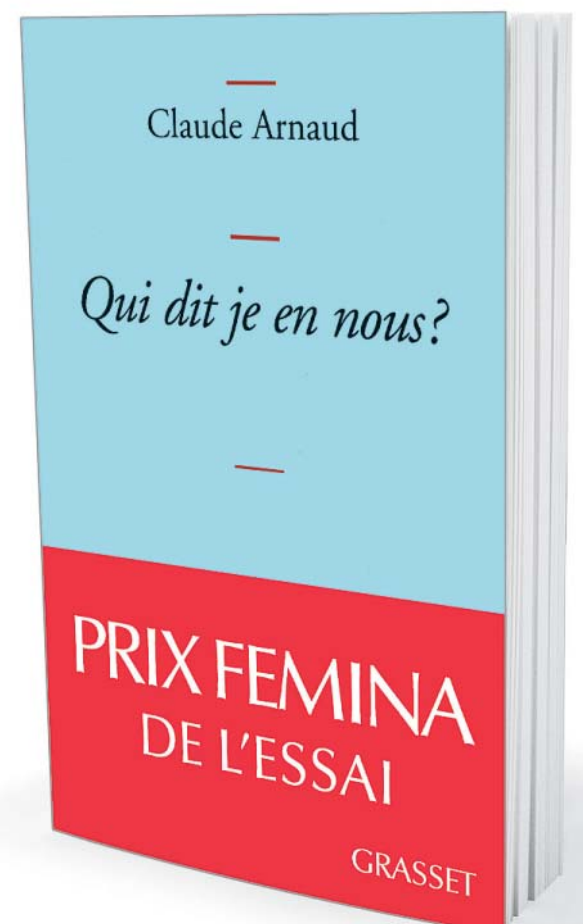
Rencontre avec un éditeur qui a appris à lire avec « Tarzan » avant de devenir l'inlassable explorateur des frontières de la littérature : SF, mystère, aventure... Page 12.

## Homosexualité

« Une histoire de l'homosexualité » dirigée par Robert Aldrich ; « La loi du genre, une histoire culturelle du troisième sexe », de Laure Murat. Page 7.

## Bande dessinée

« Un homme est mort », une tragédie de l'après-guerre de Kris et Etienne Davodeau. Et deux « biographies » de la Castafiore. Page 9.



Grasset



# Quand l'argent mène le monde

« Le cryptographe », un très beau roman du jeune écrivain britannique Tobias Hill. A Londres, en 2021, une fantasmagorie sur le thème de la quête de la fortune et des secrets de l'espèce humaine qui la sous-tendent

Il est partout, grand souverain du monde, et pourtant curieusement discret dans la littérature. Comme si l'argent – ses pompes et ses œuvres – était trop dangereux, trop vulgaire, trop compliqué (fuyant, polysémique) pour entrer frontalement dans le corps des romans. Depuis Zola (*L'Argent*), Balzac (*Eugénie Grandet*) ou même Dickens

**LE CRYPTOGRAPHE**  
(The Cryptographer)  
De Tobias Hill.

Traduit de l'anglais par Jean Vaché, Rivages, 298 p., 20 €.

ou même Dickens (*Oliver Twist*), l'argent n'a pourtant cessé de circuler dans la fiction, mais sous des formes plus latérales, moins visibles. Aussi n'est-ce pas sans un certain vertige, un frisson, presque une appréhension, que l'on entre dans le splendide roman du jeune (il est né en 1970) écrivain britannique Tobias Hill. Quoi ? Un récit dont l'argent serait, en quelque sorte, le personnage central, le grand ordonnateur ? Eh oui. Non seulement l'argent, mais ce qui lui sert de cortège et pas forcément dans le registre le plus « noble » ou le plus attrayant : la fraude, le mensonge, le fisc. L'argent peut tout – inodore et d'une infinie plasticité : partant de ces données prosaïques, Tobias Hill a construit un texte captivant, poétique et plein de mystère, sur le pouvoir et l'amour, le secret, la confiance et la solitude.

Matériellement, l'argent n'apparaît presque pas dans *Le Cryptographe*. Pas d'espèces sonnantes et trébuchantes : nous sommes à Londres, en 2021, sous le règne du « *Soft Gold* », c'est-à-dire du numéraire électronique. Des cartes, des empreintes digitales et un « code » à l'épreuve des pirates ont chassé la plupart des autres monnaies. Au lieu d'être entreposé dans des portefeuilles ou des coffres-forts, l'argent s'est converti en un élément purement abstrait. Il s'est, d'une certaine façon, incorporé au monde lui-même et aux

individus – n'est-ce pas en utilisant son empreinte digitale, autrement dit une partie de son anatomie, que chacun peut accéder à ses ressources ? C'est sur cette intériorisation qu'est bâti le livre de Tobias Hill. La fortune, petite ou grande, n'est pas seulement un moyen ou un outil, mais une partie de l'intimité, un rêve, un désir, un manque. Le puits profond où prennent forme les secrets de l'espèce humaine.

**Pénombre d'un secret**

Car l'argent, si simple, si banal en apparence, est étroitement associé à ce qui est caché, invisible, mystérieux. C'est d'ailleurs pour tenter de percer un secret qu'Anna Moore, agent du fisc de Sa Majesté, est envoyée en mission chez John Law, l'inventeur du code qui sert de socle et de garantie au « *Soft Mark* » (unité de base de la nouvelle monnaie). John Law, le « *Cryptographe* », l'homme le plus riche du monde, le plus énigmatique aussi. Celui qui peut tout (par exemple obtenir un climat d'été au-dessus de son jardin quand il neige sur Londres) et que l'on suspecte de tout, y compris d'introduire du code dans les plantes et même dans le corps des gens. Derrière les

soupons de fraude fiscale, motif officiel des visites d'Anna Moore, il y a cette ombre prodigieuse, dont John Law serait le point aveugle. L'inconnue du problème, l'endroit où les théories dévissent, où les chiffres se révèlent vains : qui est-il vraiment, que traîne-t-il, jusqu'où va son pouvoir ?

Bien plus qu'un roman de science-fiction (le monde du *Cryptographe* est le nôtre, à une anticipation près) ou qu'un livre policier, le texte de Tobias Hill joue sur les mécanismes du conte. Non seulement l'histoire se déploie dans la pénombre d'un secret, mais elle met en scène le ressort classique de la violation d'une zone interdite : bravant des dangers, le héros (ici Anna Moore) s'avance, plus ou moins innocemment, vers un lieu ordinairement inaccessible. Dans une langue merveilleusement savoureuse et vaguement inquiétante, Tobias Hill met en place avec habileté le décor de cette fantasmagorie. Autour de John Law, la lumière semble constamment tamisée, comme dans les châteaux ténébreux des contes de fées. Le parc dont il a ceint sa gigantesque propriété, dans la périphérie de Londres, est un chef-d'œuvre de densité végétale et d'enche-

**Extrait**

« Il y a dix ans que le Cryptographe a acheté la paroisse d'Erith à la ville de Londres. Anna a vu les comptes. Elle sait comment ça s'est passé. Des avocats mandatés pour offrir des compensations à chacun des douze mille résidents, des sommes astronomiques, impossibles à refuser par les propriétaires, et le conseil municipal recevant six fois le prix

du marché. A l'époque, la presse et les médias avaient été implacablement outragés, se souvient Anna, comme si Law avait acquis un bien qui aurait dû rester hors d'atteinte de l'argent. Comme s'il avait acheté Limehouse ou tout le quartier chic de Mayfair. Ce qu'en un sens il avait fait. Il avait acheté mille huit cent trente hectares. Erith, qui ne disait pas

grand-chose à ceux qui n'y vivaient pas auparavant, était devenu célèbre du jour au lendemain. (...) Et à la fin des travaux, une fois que l'argent eut fini son œuvre, il ne subsista plus aucun sujet de protestation. Il ne resta qu'une curiosité des plus avides. Un supplice de Tantale à l'idée de la verte végétation qu'on devinait derrière les hautes murailles. » (pp.98-99)



Tobias Hill, 2003. CLAUDIA JANKE/FOCUS/COSMOS

vements labyrinthiques. Le genre de lieu où « *les gens qui viennent (...) pour la première fois se perdent* », signale Anneli, la femme de John Law. Et quand Anna s'introduit pour la deuxième fois dans la maison, elle y erre comme dans un de ces palais interminables où les pièces succèdent aux pièces et les escaliers aux terrasses, où des portes presque invisibles coulisent en silence dans des cloisons de verre.

Rien de gratuit, dans cet imbroglie végétal et architectural : il est la réplique physique du réseau créé par le code mathématique – son écho de pierre et de feuilles, en quelque sorte. Et la matérialisation d'un paradoxe : ce qui relie tous les hommes entre eux (l'argent, le code, les circuits électroniques, etc.) est aussi ce qui les isole, comme le pouvoir a isolé John Law. Conte ultra-moderne en apparence, *Le Cryptographe* est hanté par les sentiments les plus archaïques : l'amour, bien sûr (celui que se portent Anna et John – elle, surtout. De sa part à lui, rien n'est sûr), mais aussi l'angoisse et la solitude. En contrepoint du réseau informati-

que mondial, ce monstrueux système d'interdépendance, se dessine la figure de l'île et sa magnifique autonomie. Une possibilité, une tentation : John Law est né sur une île, son argent lui donne la faculté d'en acheter, sa propriété londonienne est conçue comme telle, il finira sur une île.

Pourtant, John Law n'est pas une île – nul homme ne l'est. Et aucun code n'est inviolable, aussi vrai que l'argent n'explique pas tout, ne peut pas tout. « *Le code parfait n'existe pas* », voilà ce qu'enseigne un « hacker » à Anna. La catastrophe est donc à peu près certaine, attendue : John Law est « *un homme qui attend la chute* » – la défaite personnelle et le démantèlement de son empire. Construit sur ce tremblement particulier qui précède l'effondrement, le très beau roman de Tobias Hill ne présente cependant pas cette chute comme un échec. Plutôt comme la victoire fatale et finalement lumineuse du fameux facteur humain – celui qui fait naître l'amour, les mensonges et la littérature. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

## Au Liban, scènes de genre et théâtre d'ombres

Rachid El-Daïf, 61 ans, professeur de langue et littérature arabes à l'université de Beyrouth, a déjà une œuvre importante, tant poétique que romanesque – six livres ont été traduits en français avant ce *Fais voir tes jambes, Léïla !*. Hyam Yared a trente ans de moins et n'a publié que deux recueils de poèmes avant ce premier roman, *L'Armoire des ombres*.

Le premier cultive la férocité et le comique, la seconde a un univers onirique et poétique. Mais tous deux, chacun à sa manière, décrivent, avec une lucidité parfois cruelle, le Liban d'aujourd'hui, où rien ne saurait masquer les difficultés, pour chaque individu, de trouver sa place dans une société où tout semble bloqué, voire piégé : le jeu politique, les rapports familiaux, les relations entre hommes et femmes – et singulièrement la place des femmes dans la cité –, les histoires d'amour.

En se réveillant, le narrateur de *Fais voir tes jambes, Léïla !* met un certain temps à se souvenir de ce qui lui est arrivé. Sa voiture – qu'il voulait vendre – a heurté un pylône. Résultat : une légère amnésie et une jambe dans le plâtre. Décidément, cette voiture japonaise, achetée à son ami Rafic, un as de la débrouille, ne lui a valu que des ennuis. Il avait bien raison de vouloir s'en débarrasser.

Mais, outre Rafic – ce type capable de tirer parti de tout, y compris des attentats contre le World Trade Center –, l'objet de son ressentiment est son père. Comment cet homme de 65 ans, veuf, peut-il oser annoncer à ses deux enfants qu'il va vendre l'appartement familial et épouser une femme de trente ans sa cadette ? Pour arrêter cela, le fils indigné est prêt à

tout et imagine des manœuvres, chacune plus loufoque que la précédente, pour calmer les ardeurs paternelles. Il y implique même sa petite amie, Léïla, et finit par coucher avec la future femme de son père. Tout cela est raconté avec une sorte de naïveté enjouée. Cependant, le livre refermé, après avoir bien ri, on se dit qu'il pose une seule question : « Comment sortir le Liban de l'impasse ? »

Cette question va nécessairement avec une autre : « Comment trouver sa place ? » Et ce que Rachid El-Daïf dit de manière burlesque, Hyam Yared le dit en théâtralisant l'étrangeté, aux frontières du rêve et de la réalité.

**PARTI PRIS**  
**JOSYANE SAVIGNEAU**

On est en 2005, après l'attentat contre l'ancien premier ministre Rafic Hariri. A Beyrouth, la rue est bruyante, les manifestations s'y succèdent. Mais ceux qui défilent en demandant qu'on les suive, qu'on « adhère », savent-ils vraiment ce qu'ils veulent ?

Une jeune comédienne se rend à un casting. La première chose qu'on lui impose est de laisser son ombre au vestiaire. Le metteur en scène exige un dépouillement absolu. Elle obtient le rôle, et lorsqu'elle revient au théâtre, il y a, certes, un public, mais ni pièce ni mise en scène. Pas même un décor. Seulement une armoire. Elle l'ouvre, et y découvre, pliées avec soin, des ombres...

La première qu'elle déploie est évidemment celle de sa mère – ombre portée qui a, jusqu'ici, fait constamment obstacle à sa liberté. Elle voulait un garçon, bien sûr. Et, à défaut, une fille conventionnelle, comme elle l'est elle-même, qui se marie, s'ennuie, prend un amant... La routine de la condition féminine.

Les autres ombres – dont Yolla, Greta, Léna, Mona – sont-elles seulement des figures aux identités floues, imaginées par cette actrice « *perdue entre la réalité et l'idée cinématographique* » qu'elle se fait du réel ? Yolla, qui « *amassait les amants* », semble être une combattante de la liberté individuelle. Léna, elle, s'est perdue dans la guerre, et ni le mariage ni l'alcool n'ont pu calmer son angoisse. Greta est une prostituée, Mona une réprouvée.

Devant un public de plus en plus nombreux, chaque soir, la jeune comédienne fait vivre ces ombres, et quelques autres, en vingt scènes. Vingt chapitres pour une obsédante énigme : est-on condamnée, lorsqu'on est une femme, à se « *nourrir d'ombres* », à jouer, à jamais, une pièce improbable ? ■

**FAIS VOIR TES JAMBES, LEÏLA !**

(*Insi al-sayyara*)

de Rachid El-Daïf.  
Traduit de l'arabe (Liban)  
par Yves Gonzalez-Quijano,  
Actes Sud, 176 p., 18 €.

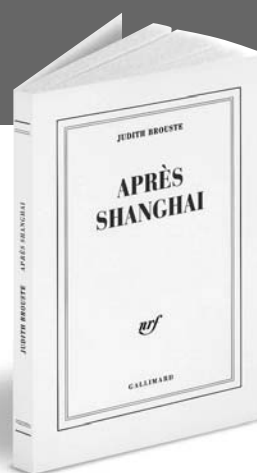
**L'ARMOIRE DES OMBRES**

de Hyam Yared.  
Ed. Sabine Wespieser, 210 p., 19 €.



Judith Brouste

Après Shanghai



« Lumières de Shanghai, aventure espagnole, désastre d'un amour, féeries d'un monde mort. Décombres splendides sur lesquels il avait bâti une famille. Doucement, j'allais piller, piétiner les images de ses merveilles. »

Gallimard









Un travesti descend élégamment d'un fourgon de police (New York, 1939). WEEGEE (ARTHUR FELLIG) COLLECTION HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

## Voyages en homosexualités

Plusieurs ouvrages, parmi lesquels la remarquable « Histoire de l'homosexualité » dirigée par Robert Aldrich, rendent compte de l'importance d'un nouveau champ d'études

A l'heure où le débat sur la légalisation du mariage gay et la capacité des couples homoparentaux à l'adoption d'enfants permet de prendre la mesure d'un des derniers épisodes d'une révolution sexuelle amorcée dans les années 1960, on peut constater que la question longtemps taboue des relations sexuelles entre adultes de même sexe n'est plus confinée à l'imprécation haineuse ou, en réponse, au militantisme revendicatif. Depuis le défilé new-yorkais de 1970 – premier anniversaire des émeutes du Stonewall, un bar new-yorkais où s'étaient opposés policiers et homosexuels –, la soif de reconnaissance, de respectabilité et de tolérance a, certes, acquis droit de cité. Tandis que la mondialisation de la communauté gay, sa visibilité nouvelle et son credo d'une domination du plaisir sexuel bouleversent radicalement la donne, les médias pei-

nent à trouver un ton juste, entre la caricature méprisante et la compassion « psychomédicale » envers ceux qu'on tenait depuis près de deux siècles pour de simples pervers.

Aux discours rares et embarrassés qui envisageaient au mieux l'homosexualité comme un « douloureux problème » – pour reprendre l'intitulé de l'émission de Ménie Grégoire sur RTL, le 10 mars 1971, qui décida de la naissance du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) – succède bientôt un autre propos, terrible mais émancipateur aussi. C'est le paradoxe apporté de la cauchemardesque première décennie des ravages du sida. Tenue pour un « cancer gay », la maladie sonne le glas de l'insouciance festive qui avait transformé les images de l'homosexualité. Elle révèle, par le travail exemplaire d'associations qui œuvrent à la prévention de l'épidémie, le problème politique, au sens le plus plein du ter-

me, de la « question homosexuelle » : droits du couple, logement, assurance, retraite, héritage... jusqu'à ouvrir, en moins de quinze ans, une brèche dans l'archétype familial qu'on n'imaginait pas si fragile.

Dans le même temps, l'intérêt pour la vie privée atteint aussi les sphères du savoir. Tandis que les historiens, derrière les fameux précédents de Robert Mandrou et Philippe Ariès, s'attachent à percer les « mentalités » d'autrefois – on préfère désormais le terme empathique de « sensibilités » –, s'ouvre le champ d'études gays et lesbiennes, qui s'appuient sur le travail sur le « genre » que prônent très tôt certaines universités nord-américaines. La France avance plus timidement et il fallut la double tutelle de Philippe Ariès et de Georges Duby pour arracher au strict militantisme un continent occulté qui méritait ses historiens.

### Enquête sur l'inversion

Qui dit Histoire dit document. A l'heure où Philippe Artières livre une passionnante édition critique des *Lettres d'un inverti allemand* (1) – 31 missives adressées, entre janvier 1903 et juin 1908, par Georges Apitzsch, jeune étudiant désemparé, au médecin lyonnais Alexandre Lacassagne, philanthrope convaincu qu'un savoir sur la sexualité ne peut qu'être articulé sur et avec le discours des sujets observés –, Michael Sibalis rend hommage à l'un des pionniers de cette enquête sur l'« inversion », Pierre Hahn (1936-1981), en préfaçant la réédition de *Nos ancêtres les pervers*, paru chez Orban en 1979 (2).

Historien amateur – et comme tel boudé par l'université comme par les intellectuels gays, malgré la défense enflammée de Guy Hocquenghem –, Hahn tenta le premier une histoire des homosexuels masculins français à travers le XIX<sup>e</sup> siècle, moment charnière où le sodomite, défini par son activité sexuelle, cède devant l' homo-

sexuel, monstre pathologique qu'il convient de neutraliser, de « guérir », pour préserver la santé du corps social. Si l'ouvrage a vieilli, si sa documentation paraît parfois forcée, il représente un moment-clé de l'historiographie. On comprend que les éditions H & O aient sacrifié le troisième volet des annexes composées par Hahn, soucieux de livrer le plus grand nombre de ces textes voués aux enfers des chercheurs. Car les deux qu'on y trouvait bénéficiaient désormais d'éditions récentes exemplaires – dont le *Roman d'un inverti-né*, préfacé par Emile Zola (éd. A Rebours, 2005).

Sans qu'il soit déjà l'heure des synthèses, mentionnons l'entreprise de Didier Godard, dont l'*Histoire des sodomites* (H & O, 4 vol. 2001-2005) traite de l'homosexualité masculine « de l'avènement du christianisme à la Révolution française ». Et l'on accueillera comme un signe de vitalité la parution en français d'*Une histoire de l'homosexualité*, collectif dirigé par Robert Aldrich, quelques mois après sa publication chez Thames & Hudson.

Professeur d'histoire européenne à l'université de Sydney, Aldrich s'est entouré d'historiens, de philosophes et d'historiens d'art, venus de tous les horizons et plus ou moins spécialisés dans les études gays et lesbiennes, ce qui garantit un pluralisme qui fait le charme de l'ouvrage, clair, accessible et remarquablement illustré – on est souvent admiratif devant la pertinence du

**UNE HISTOIRE DE L'HOMOSEXUALITÉ** (Gay Life and Culture : A World History) sous la direction de Robert Aldrich

Traduit de l'anglais par Pierre Saint-Jean et Paul Lepic. Seuil, 384 p., 50 €.

contrepoint visuel au propos savant, ce qui n'est pas si commun dans le genre « beaux livres ».

En treize chapitres, le projet est tenu : lire le passé des gays et lesbiennes comme révélateur de constructions et attitudes spécifiques à chaque époque (pratique occasionnelle, circonstancielle ou récurrente, qu'on comprend, excuse ou stigmatise en péché, maladie ou tare incurable) mais aussi proposer un « voyage à travers le temps et les continents de l'homosexualité ».

Aussi retrouve-t-on l'effet de miroir que la fable mythologique permet dans le monde grec ancien, mais aussi des évocations de la « troupe sacrée » des amants thébains, de la figure pédérastique et de la promiscuité des gymnases. Plus tard, le Moyen Age sera le temps du grand écart entre la sévérité envers les sodomites et la tolérance de fait.

Si l'époque moderne comme l'ère contemporaine osent la vision synthétique – belles contributions de Michael Sibalis et de Florence Tamagne notamment –, on découvre avec profit le regard de Brett Genny Beemyn sur le cas américain, ainsi que l'étude de Vincenzo Patanè sur le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, de l'utopie érotique célébrée par Pierre et Gilles à la répression accrue sous l'influence du fondamentalisme religieux.

Reste que les derniers mots de Gert Heikma, sur le monde gay depuis 1980, abordent sans fard les débats en cours, mesurent les avancées, pointent les paradoxes (la réalité charnelle se réfugie dans l'illusoire virtuel avec chat et messagerie sur Internet) comme les zones d'ombre justifiant le militantisme de certains chercheurs : la domination de l'idéologie hétérosexiste demeure et que l'homophobie, mot barbare qui suppose la haine de soi, ne cède pas. Voilà donc une étape, seulement, collective et lucide, sur un champ qui appelle autant de rigueur que de vigilance au vu de ce qu'il révèle des sociétés humaines. ■

PHILIPPE-JEAN CATINGHI

(1) *Lettres d'un inverti allemand* au docteur Lacassagne, de Georges Apitzsch. Edition établie par Philippe Artières, EPEL (26, rue Madame, 75006 Paris), 128 p., 18 €.

(2) *Nos ancêtres les pervers*. La vie des homosexuels sous le Second Empire, de Pierre Hahn. H & O, « Histoire », 224 p., 19 €.

## Laure Murat et la « tribu des hors-genres »

**LA LOI DU GENRE**  
Une histoire culturelle  
du « troisième sexe »  
de Laure Murat.

Fayard, « Histoire de la pensée », 468 p., 22 €.

Avec le recul, la langue du pouvoir (politique, scientifique, littéraire...) apparaît dans toute son obscurité. On peut en sourire, bien sûr, et s'amuser à repérer, par exemple, la jouissance perverse ou l'hypocrisie voyeuriste dans tel rapport de police, tel traité médical rédigé au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il y a surtout beaucoup à en apprendre : dans les interstices de ces paroles, là où le trouble s'empare des dominants, c'est la vérité de notre société qui se donne à lire.

Fidèle à cette leçon de Michel Foucault, et solidaire, aussi, du geste théorique propre aux *gender studies* américaines (Gayle Rubin, Judith Butler), Laure Murat est partie à la recherche d'une figure indistincte et proprement innommable, qui bouscule tous les ordres établis : le « troisième sexe »,

ni masculin ni féminin, ou tout cela à la fois, et qui « oblige les deux autres à se penser ». Pédérastes, tantes et uranistes, lesbiennes, tribades et saphistes, travesti(e)s et autres transsexuel(le)s : la « tribu des hors-genres » défie les lois, brouille les frontières et subvertit les identités.

Pourtant, là où Foucault mettait l'accent sur le regard psychiatrique, pour situer en 1870 « l'invention » de l'homosexualité, Murat opère un double déplacement : d'une part, elle intègre les rhétoriques médicales dans une étude plus large, en les confrontant non seulement aux archives de police mais aussi à l'écriture romanesque ; d'autre part, elle montre la « fraternité souterraine » de ces divers discours dès le premier XIX<sup>e</sup> siècle.

### « Femme en culotte »

Attentive aux « bredouillages de la langue », l'enquête commence donc en 1835, date à laquelle Théophile Gautier publie *Mademoiselle de Maupin* (« Je suis d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom »), et elle s'achève à la Belle Epoque, quand le spectre de la « fem-

me en culotte », féministe aux cheveux courts et « bicycliste » émancipée, commence à faire vaciller la bonne société.

Entre-temps, le lecteur aura pu rencontrer les principaux théoriciens du « sexe intermédiaire » : Karl Heinrich Ulrichs et Magnus Hirschfeld, en Allemagne ; Edward Carpenter et Havelock Ellis, en Angleterre. Surtout, on aura pu goûter la saveur d'un essai aussi élégant que sensible, plein de malice également, où le goût de l'archive se mêle à une immense tendresse pour la littérature : qu'elle s'attarde sur une page de Proust, pour noter que l'auteur de la *Recherche* a fait de la voix « l'organe même de l'inversion » ; ou qu'elle décortique un rapport de police daté de 1878, dans lequel il est fait mention de ces hommes « qui n'ont que la forme masculine et qui sont de véritables femmes au moral », l'historienne met au jour un scandale charnel et conceptuel que la grammaire française peine terriblement à articuler.

Pour trouver une description fine du « troisième sexe », le mieux est encore de se tourner vers ses pires ennemis.

Et par exemple vers le docteur Ambroise Tardieu, auteur d'une célèbre *Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, parue en 1857, et dans laquelle il prétend révéler les attributs physiques qui trahissent la pédérastie : une bouche « de travers » et un pénis « en massue », notamment.

Citant un journal judiciaire, Tardieu livre ce portrait d'un garçon de 21 ans, surnommé « la reine d'Angleterre », et dont le profil est propre à faire trembler les honnêtes gens : « Est-ce bien un homme ? Ses cheveux, séparés sur le milieu de la tête, retombent en boucle sur ses joues comme ceux d'une jeune fille coquette (...). Il a les yeux mourants, la bouche en cœur (...), et quand on l'a arrêté, il avait dans sa poche un pot de vermillon. Il joint les mains d'un air hypocrite et fait des mines qui seraient risibles, si elles n'étaient révoltantes »... ■

JEAN BIRNBAUM

Signalons également la parution d'une *Histoire des transsexuels en France*, de Maxime Foerster (éd. H & O, 192 p., 17 €).

### Vers l'égalité des sexes

Toujours annoncée, sans cesse retardée, l'égalité des sexes est l'une des rares perspectives qui continuent de nourrir l'espérance progressiste. Or malgré de multiples avancées et d'indéniables acquis, les discriminations liées au genre demeurent largement inentamées, y compris en Occident : « Si un slogan devait résumer le phénomène de persistance des inégalités entre les sexes, le plus adapté ne serait sans doute pas celui des cigarettes Virginia Slims : "You came a long way, baby" ("T'es revenue de loin, ma petite") », mais plutôt celui du métro londonien : "Mind the gap !" ("Attention à l'écart !") », note ainsi l'historienne Ilana Löwy dans *L'Empire du genre*. Masculinité, féminité, inégalité, ouvrage qui paraît aux éditions La Dispute (« Le genre du monde », 288 p., 23 €). Croisant sociologie et anthropologie, travaux féministes et études postcoloniales, l'auteur affirme la nécessité de percevoir la domination masculine non pas comme un bloc homogène, mais à la manière d'une « entité hybride, contestée, et, de ce fait, dotée d'une importante capacité de mutation et d'ajustement ».











# Francis Lacassin

## Dans les jungles du livre

Comment un enfant qui a appris à lire avec Tarzan est devenu l'inlassable explorateur des territoires délaissés de la littérature : science-fiction, mystère, aventure... Pour en devenir leur meilleur guide

Si l'est quelqu'un qui, dans le dernier demi-siècle, a inlassablement œuvré pour la reconnaissance de ce que l'on rassemblait sous l'étiquette infamante de « paralittératures », c'est bien Francis Lacassin. Depuis le numéro de la revue *Bizarre* sur Tarzan (1963) et au travers de nombreuses entreprises éditoriales, ce nom est devenu un sésame pour tout amateur d'aventure, de mystère, d'imaginaire en permettant la redécouverte d'œuvres oubliées ou de textes méconnus d'auteurs connus : Gustave Lerouge, Souvestre et Allain, Jack London, Albert Londres, Maurice Renard et bien d'autres lui doivent résurrection et reconnaissance.

Dans le choix de ces territoires littéraires inlassablement explorés se voit l'empreinte décisive des lectures de jeunesse. Francis Lacassin est né au début des années 1930 à Saint-Jean-de-Valérisle, près d'Alès, alors ville minière du Gard. « Une image m'a marqué. Tous les jours, après quatre heures, surgissait dans le village une horde de mineurs tout noirs, à bicyclette. Ceux qui ne voulaient pas se laver aux douches des houillères et préféraient le faire chez eux. Cette vision incongrue d'hommes noirs m'a poussé vers le fantastique », explique le compilateur des *Maîtres de la peur et de l'étrange*, de l'abbé Prévost à Guillaume Apollinaire (Bouquins), qui regrette de n'avoir pu publier la totalité de ses moissons fantastiques...

La clé magique de l'univers de Francis Lacassin, la source de son œuvre future, c'est le *Journal de Mickey*. C'est là qu'il a appris à lire, seul, à l'âge de 5 ans. Ce qui lui a permis de déchiffrer ensuite une édition populaire du *Robinson Cruséo* où alternaient une page de texte en gros caractères et une page d'illustration. L'une d'elles est restée gravée dans sa mémoire : celle où Robinson découvre une empreinte de pied...

C'est également dans le *Journal de Mickey* qu'il a lu en feuilleton les romans d'Edgar Rice Burroughs. D'où, à 7 ans, sa découverte de la science-fiction avec *Le Conquérant de la*

planète Mars dans la « Bibliothèque de la jeunesse », ouvrage qu'il a pieusement conservé depuis. Plus tard, dans *Robinson*, il lira les autres œuvres S-F du père de Tarzan. « En 1937-1938, la science-fiction était déjà publiée en France. Peu de gens s'en sont rendu compte. Alain Resnais, Jacques Sternberg dont j'ai fait plus tard la connaissance chez Eric Losfeld, le savaient. »

Des années plus tard, Alain Resnais et Francis Lacassin sont allés rendre visite à Paul Winkler, créateur du *Journal de Mickey*, qui leur a expliqué comment ce dernier était né. « Le projet de Winkler en fondant l'agence Opéra Mundi était de distribuer les BD américaines en France dans la presse, mais aucun journal n'en a voulu. Alors, il a créé un journal et, en huit mois, la presse illustrée française pour la jeunesse est morte, frappée de désuétude. Seul a subsisté L'Intrépide reconverti en Tarzan. »

### Chemins de traverse

Il raconte aussi que Winkler n'arrivait pas à trouver quelqu'un pour traduire les *Silly symphonies* en vers de mirliton. « Alors qu'un traducteur lui faisait part au téléphone de son échec, un visiteur qui était dans son bureau se proposa d'essayer. C'était un petit homme moustachu qui ne payait pas de mine et qui venait de lui vendre des souvenirs de Primo Carnera, le champion du monde de boxe, dont il était l'imprésario. Winkler accepta et le résultat fut si réussi qu'il nomma le petit homme, Léon Sée, rédacteur en chef du *Journal de Mickey*. »

Une conversation avec Lacassin est pétrée d'anecdotes de cette eau : les souvenirs s'enchaînent, peuplés de silhouettes pittoresques. « En 1940, j'ai découvert grâce à un cousin anarchiste l'œuvre de Jack London en édition non expurgée. J'étais loin de me douter que je deviendrais un jour son éditeur, ni que j'irais sur ses traces à Dawson City. »

De sa jeunesse aussi date son amour du cinéma qui est passé par les dessins animés de Mickey ou Félix le chat, puis par les Tarzan ou les films d'aventure. Il n'y avait pas de



Francis Lacassin, octobre 2006. LUDOVIC CARÈME POUR « LE MONDE »

cinéma à Saint-Jean-de-Valérisle, mais le propriétaire du plus grand café du village louait sa salle à un tourneur le samedi. Francis Lacassin se rappelle l'émotion des enfants du village quand la voiture du tourneur prit feu et que le film qu'il devait projeter, *Les Vautours de la jungle*, fut détruit : ils le pensaient disparu à jamais !

Au cinéma comme en littérature, il emprunta des chemins de traverse. Dans le journal *V magazine*, qui publiait au milieu de photos de dames coquines des articles sur des sujets passionnants, il avait appris l'existence de Musidora et de Louis Feuillade. La vision des *Vampires* à la Cinémathèque le stupéfia. Raymond Borde, directeur de la cinémathèque de Toulouse, lui dit un jour avoir fait l'acquisition de milliers de mètres de pellicule auprès de gitans, dont un *Mandrin*. C'était le *Mandrin* d'Henri Fescourt. Lacassin entra en relation avec le réalisateur, qui lui présenta les acteurs encore vivants de cette préhistoire du cinéma : Yvette Andreyor (la fiancée de Judex), Gaston Modot, Joe Hamman...

« Fescourt avait écrit lui-même un livre remarquable, *La Foi et les Montagnes*, où il décrivait ce cinéma populaire au quotidien. Si vous lisez les histoires de cinéma qui n'ont retenu que Dreyer. En 1911, avant Feuillade, la Nordisk a produit des films policiers et, en 1913-1914, deux films de science-fiction. » Grand défenseur de ce cinéma populaire, Lacassin, dans la revue *Cinéma 61*, a publié des articles sur Feuillade, Judex, Joe Hamman, Robert Florey. Ce qui a constitué la matière de son ouvrage, inégalé : *Pour une contre-histoire du cinéma* (10/18).

Cette collaboration à *Cinéma 61* l'amènera à rencontrer Alain Resnais. En 1962, à la sortie de *L'Année dernière à Marienbad*, il signe un article, « La machine à explorer Resnais ou à la recherche de Fantômas ». « J'expliquais qu'il y avait des réminiscences de films à épisodes et de bandes dessinées. Je m'intéressais à Resnais parce que, dans Les Cahiers du cinéma, on avait demandé à des réalisateurs leurs films préférés. La plupart des réponses étaient très convenues, mais Resnais citait Planète interdite, Johnny Guitar, Les Survivants de l'infini, Le train sifflera trois fois. Ensuite parce que, dans son documentaire *Toute la mémoire du monde*, il faisait un panoramique sur une table où étaient disposés des fascicules d'Harry Dickson. »

L'article plut à Resnais qui demanda à voir son auteur. De cette première rencontre est née l'idée de fonder en 1962 un Club des bandes dessinées « dans un contexte ultra-hostile » : les éducateurs, les intellectuels vitupéraient la BD, accusée de tous les vices, *Les Temps modernes* publiaient des extraits du psychanalyste Frédéric Wertham attaquant *Superman* et *Batman*, et la censure sévissait.

Avec les actions entreprises par le club devenu plus tard le Celeg, avec la publication du bulletin Giff Wiff, la création de festivals auxquels participèrent de grands dessinateurs américains, avec la parution notamment de son *Pour un neuvième art : la bande dessinée*, Francis Lacassin entreprit de lutter contre les préjugés qui frappaient alors la BD.

« En 1940, j'ai découvert grâce à un cousin anarchiste l'œuvre de Jack London en édition non expurgée. J'étais loin de me douter que je deviendrais un jour son éditeur, ni que j'irais sur ses traces à Dawson City. »

Son premier volume de Mémoires sera suivi d'un volume de souvenirs, *Les Amitiés du clair de lune*. Il y parlera de Maurice Renault, fondateur de *Mystère magazine*, qui était prêt à publier ce *Maigret Magazine* rêvé par le jeune Lacassin, de Jacques Bergier, de Georges Gallet, de romans populaires, d'Hogarth, dessinateur de Tarzan, de Jean-Claude Forest qu'il considère comme le Lewis Carroll de la BD, de l'activité d'Encrege et aussi de son cher Mac Orlan.

Quand on lui demande quels projets il aurait aimé mener à bien, il évoque le dépouillement du *Journal de l'abbé Prévost*, *Le Pour et le Contre* (1733-1740), dont il avait extrait la matière de deux volumes ; *La Bande dessinée de A à Z*, qui devait paraître chez Fayard avec des articles d'Edgar Morin sur Hergé et de Marcel Brion sur Félix le chat. Il cite la rédaction d'un *Dictionnaire des méconnus de la littérature*, Victor Segalen, Blaise Cendrars et les petits maîtres du roman populaire : Léon Groc, René Thévenin, Eugène Thébaud, Jean de La Hire, Louis Bousenard, Charles Derennes, le commandant de Wailly.

Autant de territoires méconnus dont on veut espérer que Francis Lacassin sera encore le défricheur. ■

JACQUES BAUDOU

## Passion et sens du risque

### MÉMOIRES : SUR LES CHEMINS QUI MARCHENT de Francis Lacassin.

Ed. du Rocher, 356 p., 21 €.

J' n'ai jamais envisagé d'écrire mes Mémoires : c'est une idée de Jean-Paul Bertrand [ancien PDG des éditions du Rocher], qui à chaque fois que nous nous rencontrions me faisait raconter mes histoires, comme Jack London qui, au lieu de chercher de l'or à Dawson City, faisait parler les vieux dans les bars. Au cours d'un déjeuner, il me dit : « Vous devriez écrire vos Mémoires. Je ne crois pas qu'il y ait à Paris beaucoup de conseillers littéraires qui soient allés au Klondike pour préparer une édition de Jack London. »

Ce conseil a décidé Lacassin à consigner ses Mémoires d'éditeur, au sens anglo-saxon du terme, c'est-à-dire celui qui conçoit et propose un projet éditorial, qui recherche et rassemble les textes, qui en assure l'accompagnement. Dans cet ouvrage enlevé, il parle bien sûr de son travail, sans jamais souligner la vaste érudition qui le sous-tend, mais en montrant l'aventure que cela représente, comme dans le cas de Jack London, confiné aux romans du Grand Nord et à la littérature

pour la jeunesse, dont il permit qu'il soit reconnu à sa vraie dimension par la publication en 10/18 de son œuvre complète.

Mais c'est sur ses rencontres qu'il insiste surtout. Rencontres avec des auteurs – les grands maîtres du policier français, Boileau-Narcejac, Marcel Allain, Georges Simenon, Léo Malet – à qui il consacre des portraits chaleureux. Rencontres avec des éditeurs ensuite : Jean-Jacques Pauvert dont la maison d'édition était un « palais des merveilles », Jérôme Martineau, Christian Bourgois, « l'âme de 10/18 », Gilbert Sigaux au Cercle du bibliophile, Guy Schoeller, l'inventeur de « Bouquins » et son goût du défi.

Écrit d'une plume élégante, ce livre donne de l'édition l'image d'un métier exercé avec passion, curiosité et un certain sens du risque. Un métier où il est aisé de rencontrer « des êtres exceptionnels ». Lacassin ne fait preuve d'amertume – sous le couvert de l'humour – qu'une fois, en évoquant la nouvelle édition des *Nestor Burma* chez « Bouquins », où son travail exemplaire a été remplacé par une préface indigente et un accompagnement inepte. On comprend son ressentiment quand on sait la place qu'il y occupa au temps de Guy Schoeller. ■

J. BA.



Édouard Glissant

Une nouvelle région du monde

Esthétique I

« Nous entrons tous maintenant dans une nouvelle région du monde, qui désigne ses lieux sur toutes les étendues données et imaginables, et dont seuls quelques-uns avaient pu prévoir au loin les errances et les obscurités. »

Gallimard